Les parfums

À Georges Lorin.

Un parfum chante en moi comme un air obsédant :
Tout mon corps se repaît de sa moindre bouffée,
Et je crois que j'aspire une haleine de fée,
Qu'il soit proche ou lointain, qu'il soit vague ou strident.

Fils de l'air qui les cueille ou bien qui les déterre,
Ils sont humides, mous, froids ou chauds comme lui,
Et, comme l'air encor, dès que la lune a lui,
Ils ont plus de saveur ayant plus de mystère.

Oh oui ! dans l'ombre épaisse ou dans le demi-jour,
Se gorger de parfums comme d'une pâture,
C'est bien subodorer l'urne de la Nature,
Humer le souvenir, et respirer l'amour !

Ces doux asphyxieurs aussi lents qu'impalpables
Divinisent l'extase au milieu des sophas,
Et les folles Iñès et les pâles Raphas
En pimentent l'odeur de leurs baisers coupables.

Ils font pour me bercer d'innombrables trajets
Dans l'air silencieux des solitudes mornes,
Et là, se mariant à mes rêves sans bornes,
Savent donner du charme aux plus hideux objets.

Toute la femme aimée est dans le parfum tiède
Qui sort comme un soupir des flacons ou des fleurs,
Et l'on endort l'ennui, le vieux Roi des douleurs,
Avec cet invisible et délicat remède.

Sois béni, vert printemps, si cher aux cœurs blessés,
Puisqu'en ressuscitant la flore ensevelie
Tu parfumes de grâce et de mélancolie
Les paysages morts que l'hiver a laissés.

Tous les cœurs désolés, toutes les urnes veuves
Leur conservent un flair pieux, et l'on a beau
Vivre ainsi qu'un cadavre au fond de son tombeau,
Les parfums sont toujours des illusions neuves.

S'ils errent, dégagés de tout mélange impur,
Rampant sur la couleur, chevauchant la musique,
On est comme emporté loin du monde physique
Dans un paradis bleu chaste comme l'azur !

Mais lorsque se mêlant aux senteurs de la femme
Dont la seule âcreté débauche la raison,
Ils en font un subtil et capiteux poison
Qu'aspirent à longs traits les narines en flamme,

C'est le Vertige aux flux et reflux scélérats
Qui monte à la cervelle et perd la conscience,
Et l'on mourrait alors avec insouciance
Si la Dame aux parfums disait : « Meurs dans mes bras ! »

Complices familiers des lustres et des cierges,
Ils sont tristes ou gais, chastes ou corrupteurs ;
Et plus d'un sanctuaire a d'impures senteurs
Qui vont parler d'amour aux muqueuses des vierges.

© Poeticus 2014 - 2026

Par eux, l'esprit s'aiguise et la chair s'ennoblit ;
Ils chargent de langueur un mouchoir de batiste,
Et pour le sensuel et fastueux artiste,
Ils sont les receleurs du songe et de l'oubli :

— Jusqu'à ce que l'infecte et mordante mixture
De sciure de bois, de son et de phénol
Saupoudre son corps froid, couleur de vitriol,
Dans le coffre du ver et de la pourriture.

Maurice Rollinat - - *Les Névroses*

© Poeticus 2014 - 2026